

Michel Foucault  
**LE SOUCI DE SOI**  
**(HISTOIRE DE LA SEXUALITE III)**

France, 1984 (Bibliothèque des Histoires, Gallimard, 286 p.)

Le Souci de soi est, après La Volonté de savoir (1976) et L'Usage des plaisirs (1984), le troisième tome d'une monumentale Histoire de la sexualité en six volumes que Michel Foucault laissa inachevée. Dernier ouvrage publié du vivant de l'auteur, il constitue en quelque sorte son testament philosophique.

Remontant aux sources gréco-latines de la culture européenne, Foucault tente ici une généalogie de « *l'homme de désir* », entendons du sujet moral en tant qu'il est historiquement confronté au problème de la conduite de sa vie sexuelle. Selon l'auteur, on peut envisager une morale indépendamment de la thématique judéo-chrétienne du Pêché, qui culpabilise et condamne le désir. Car les moralistes païens de l'Antiquité nous ont justement offert l'exemple d'une **éthique alternative** – ou d'une **contre-morale**, si l'on préfère. C'est-à-dire d'une éthique essentiellement individuelle, pour laquelle la vertu relevait plutôt d'une « *stylistique de l'existence* », soit d'un **art de (bien) vivre** où la « *culture de soi* » supplantait les interdits d'une morale répressive.

### **Un souci contemporain ?**

Foucault est ici fidèle à la méthode d'inspiration « nietzschéenne » qui fut toujours la sienne. Dans l'histoire des mœurs, des représentations et des valeurs communes, des pratiques sociales et des institutions culturelles – ici dans la littérature gréco-latine des deux premiers siècles de notre ère –, il cherche les éléments d'une véritable « généalogie de la morale », en tant que ladite morale

s'affronte essentiellement à la question du désir, et notamment de la sexualité.

Pourquoi revisiter ainsi les morales sexuelles de l'Antiquité ? Pour montrer qu'on a pu jadis penser l'éthique en dehors de toute référence à une Loi transcendante ainsi qu'aux catégories spécifiquement religieuses de l'Interdit, du Péché et du Mal. Or, nous vivons justement à une époque pour laquelle « Dieu est mort » (selon le mot de Nietzsche) : nous ne croyons plus que la morale puisse être fondée sur la religion. Par conséquent, notre perspective actuelle serait en quelque sorte analogue à celle des Grecs et des Romains.

S'il est devenu problématique de poser des valeurs transcendantes et universelles, si nous ne voulons plus d'un système de normes autoritaires intervenant dans notre vie morale privée, une question s'impose désormais à nous : comment fonder une éthique sur le choix rigoureusement personnel d'un style d'existence ? Peut-être l'art du gouvernement de soi-même tel qu'on le pratiquait dans l'Antiquité est-il en mesure d'éclairer notre propre questionnement.

### « L'art de soi-même » : de l'éthique comme esthétique

La thématique du « *souci de soi* » est très ancienne et permanente dans la culture antique. Inaugurée par Socrate – premier « *maître du souci de soi* » – dans l'Athènes du V<sup>e</sup> siècle avant J.C. (« *Prends soin de ton  me* », « *Connais-toi toi-même* »), elle est à son apogée dans les deux premiers siècles de la Rome impériale, notamment chez les stoïciens Sénèque, Epictète et Marc Aurèle.

Pour les moralistes grecs, il s'agit de savoir comment **façonner sa propre vie**, pour lui donner la forme la plus belle possible aux yeux des autres, de soi-même et de la postérité. C'est-à-dire d'élaborer une « *technique de l'existence* » par laquelle chacun devienne comme un artisan de soi-même, et puisse faire de sa vie une sorte d'**œuvre d'art** où le **beau** et le **bien** (idéal grec du *kalos kagathos*) s'allient indissolublement.

Le point essentiel ici est que l'accès à la vertu, loin de supposer l'arrachement ou le renoncement à soi, passe au contraire par la culture de sa propre individualité : « Cultive-toi toi-même ». En outre, la morale grecque classique ne se pose pas le problème de définir des règles universelles susceptibles d'uniformiser ou de « normaliser » les conduites. Elle affirme seulement que c'est en se souciant de soi que l'individu rend le plus grand service à la Cité.

### **Du choix éthique à l'ordre moral**

C'est principalement dans L'Usage des plaisirs que Foucault étudie cette morale **d'exception** (à la fois élitiste et individualiste). Morale souple et tolérante qui savait combiner la recherche des plaisirs avec la maîtrise d'appétits dont on ne voulait pas se rendre esclave. Morale autonome et philosophique pour laquelle la vertu relevait non d'une contrainte, mais du **choix d'un style de vie** exemplaire et « *mémorable* ».

Or, dans Le Souci de soi, Foucault montre comment cette même « *culture de soi* », qui définissait une véritable **éthique de la liberté** dans l'hellénisme classique, tend à s'infléchir progressivement, au début de l'ère chrétienne, en **éthique de la loi et de la discipline** – et cela en un double sens.

D'abord, elle se signale par une inquiétude croissante à l'égard des questions sexuelles et une plus grande austérité dans « l'usage des plaisirs ». Ainsi, dans la montée d'un certain « *souci médical* » s'exprime clairement « *l'invite qui est faite à se reconnaître comme malade ou menacé par la maladie* [tant morale que physique] ».

Ensuite, cette règle de vie commence à être conçue comme valable **pour tous**, comme l'attestent le développement de la « direction de conscience » et l'apparition du thème stoïcien d'une loi universelle s'imposant à tout homme raisonnable. Même si elle demeure encore affaire de choix, l'éthique du monde gréco-romain anticiperait – à sa manière et sur des bases doctrinales radicalement différentes – la représentation d'un certain **ordre moral**, qui

s'accomplira totalement avec le christianisme. L'optique individualiste décline peu à peu pour laisser place à une conception universalisante, normative et donc autoritaire de la morale.

Le quatrième tome (inédit) de l'Histoire de la sexualité, intitulé Les Aveux de la chair, aurait dû nous montrer comment la vision chrétienne de l'homme, conçue à partir du Pêché et de la Chute, a profondément bouleversé l'éthique des rapports sexuels et la conduite du sujet moral. Car, dans la chrétienté, l'individu n'est plus la source d'une libre détermination de sa conduite, ni même le sujet d'une impérieuse « *éthique de la maîtrise de soi* ». Il se trouve assujéti au **souci du Salut-Rédemption**, qui prend le pas sur le souci de soi-même. Il est totalement soumis au pouvoir du « pasteur », c'est-à-dire du prêtre, qui détient la vérité sur les valeurs permettant d'accéder au Salut.

Dès lors, il ne s'agit plus de se forger une individualité à la beauté singulière, mais au contraire de **se détourner de soi** : de surmonter son *ego* pour se soumettre à la volonté de Dieu comme à la loi commune de la condition humaine. Le souci de soi est culpabilisé comme amour égoïste de soi ; l'usage réglé des plaisirs fait place à la dénonciation radicale de la chair ; la vertu devient synonyme d'abstinence, de renoncement, d'abnégation, de sacrifice de soi. Ainsi est inaugurée de manière décisive la voie (l'impasse, dirait Foucault) qui mène à l'Occident moderne.

### **Pour aller plus loin**

Marc Aurèle, Pensées pour moi-même, II<sup>e</sup> siècle, Garnier-Flammarion.

Friedrich Nietzsche, La Généalogie de la morale, 1887, Folio Essais, Gallimard.

Michel Onfray, La Sculpture de soi, 1993, Biblio Essais, Le Livre de Poche.

Luc Ferry, Alain Renaut, La Pensée 68\*, 1985, Folio Essais, Gallimard.

### **Historien ou philosophe ?**

Qu'on fasse de lui l'archétype du « penseur 68 » ou le tenant d'un « structuralisme sans structures », Michel Foucault échappe aux critères classiques définissant le philosophe : en ce qu'il fut plus historien que théoricien, et plus « généalogiste » que moraliste.

Né à Poitiers en 1926, normalien et agrégé de philosophie, il se tourne très tôt (sur les conseils d'Althusser, son répétiteur à Normale sup') vers la psychologie, qu'il enseignera même pendant plusieurs années. Ses premières œuvres (Maladie mentale et personnalité, 1954 ; et surtout sa fameuse thèse sur l'Histoire de la folie à l'âge classique, 1961) témoignent de cet intérêt naissant pour des objets de réflexion traditionnellement marginalisés par la pensée philosophique (folie, asile, hôpital, prison, sexe, etc.). Par la suite, son travail d'« archéologue » des discours et pratiques institutionnalisés dans nos sociétés se développera selon trois axes majeurs : l'axe du « savoir » avec Naissance de la clinique (1963), Les Mots et les choses (qui le rendront célèbre en 1966), L'Archéologie du savoir (1969) ; l'axe du « pouvoir » avec Surveiller et punir (1975) ; l'axe du « devoir » avec l'Histoire de la sexualité I, II et III (1976-1984).

Sa nomination au Collège de France en 1970 (la chaire d'Histoire des systèmes de pensée est spécialement créée pour lui) représentera une certaine forme de consécration pour cet intellectuel atypique. Ce qui ne l'empêchera pas de multiplier les prises de position critiques et les engagements politiques les plus divers (pour ne pas dire les plus hétéroclites) : soutien à Klaus Croissant, avocat du terroriste allemand Andreas Baader ; soutien aux dissidents soviétiques, aux *boat people* vietnamiens, au syndicat polonais *Solidarnosc* ; soutien à la révolution iranienne et à l'ayatollah Khomeiny...

Sa dernière entreprise « archéologique », la grande Histoire de la sexualité restée inachevée à sa mort (survenue en 1984 des suites du sida), traduit autant les interrogations de son époque que les préoccupations les plus intimes du philosophe.